

CIVILISATION ET ETUDE DES LANGUES CLASSIQUES UN ENJEU MONDIAL POUR LE XXI^{ème} SIECLE

Jean-Pierre LEVET

Au moment où l'on va entrer dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne, on peut s'interroger sur l'utilité de l'étude des langues classiques, celles de l'Occident comme celles de l'Orient, dans le monde nouveau globalisé qui est en train de se construire.

Si certains la nient vigoureusement et voient ainsi dans les philologues des hommes d'un passé culturel sur le point d'être définitivement révolu, d'autres, au contraire, souhaiteraient vivement s'en faire les hérauts, sans être toujours d'accord sur son exacte nature, peut-être parce qu'ils ont une perception des choses trop partielle, qui n'est plus adaptée aux évolutions actuelles de la connaissance et de la société.

Est-il possible de la repenser en ayant présentes à l'esprit les réalités du siècle qui commencera bientôt?

Il y a là une tâche immense. C'est avec l'ambition d'en esquisser une description fondamentale que l'on proposera la présente réflexion. Elle prendra appui sur un livre récent, qui propose un bilan prospectif de l'état de la civilisation humaine, c'est-à-dire, en fait, des civilisations actuelles, *The Clash of Civilizations*, de Samuel P. Huntington, lu dans sa très récente version française, *Le Choc des civilisations*¹.

On sera ainsi appelé à évoquer une situation de fait, qui s'impose comme un constat objectif, à s'interroger sur des concepts nouveaux, comme celui de géosophie, à évoquer des périls culturels graves liés à divers aspects de la modernité et à définir la voie d'un idéal de géopolitique humaniste, qui nous permettra de conclure en évoquant la personne du plus ancien sage de l'Occident, dont la littérature grecque nous a transmis le portrait, Nestor², tel qu'il apparaît au chant III de l'*Odyssée*.

Dans son récent et excellent *Atlas de l'espace mondial*³, J. Guellec consacre

¹ La version originelle date de 1996, la traduction française, due à J.-L. Fidel, G. Joublain, P. Jorland et J.-J. Pédussaud, date de mai 2000 ; on s'y référera en utilisant l'abréviation S. Huntington (2000).

² Sur ce personnage et sur sa sagesse, voir J.-P. Levet, «La sagesse de Nestor», *Gengo Bunka*, 14, 1997, pages 1 à 45.

un chapitre très important aux problèmes géoculturels du monde actuel. Son analyse s'appuie très largement sur une présentation des thèses de S. Huntington, auxquelles elle reconnaît à juste titre, sans que soit engagé un véritable débat de fond⁴, un intérêt majeur : «L'immense avantage de ce débat est de réintroduire les civilisations au cœur de l'étude de l'espace mondial»⁵. J. Guellec propose⁶ une liste des civilisations actuelles et de celles qui les ont précédées. On peut facilement et sans déformer la réalité en réduire le nombre, puisque, d'une part, la civilisation appelée occidentale est l'héritière directement et indirectement des civilisations non seulement de la Grèce et de Rome, mais encore de celles de la Mésopotamie, de l'Égypte, du Proche-Orient, de la Crète et de Byzance, et que, d'autre part, il n'est pas vraiment pertinent de se demander si la Russie et la Grèce d'aujourd'hui sont occidentales ou orthodoxes.

Ne restent ainsi plus que trois grands ensembles, les civilisations de l'Orient (Inde, Chine et Japon), celles de l'Occident et celles des différents peuples dont la tradition culturelle est essentiellement orale⁷.

J. Guellec, pour parler de l'Occident, emploie le singulier (*la civilisation occidentale*) et pose une identité entre Occident et chrétienté occidentale. Il y a là un point de vue contestable pour plusieurs raisons. Le christianisme ne saurait être, en effet, limité à l'Occident. Il affiche une vocation universelle, affirmée par le Christ lui-même et clairement signifiée dans les textes fondateurs⁸ ainsi que dans la pratique des deux millénaires de son histoire. D'autre part, il y a dans ce qui est appelé, aussi bien par J. Guellec que par S. Huntington, civilisation occidentale des éléments qui sont en contradiction voilée ou flagrante avec les valeurs chrétiennes authentiques.

Ainsi ce qui est considéré comme occidental n'est en réalité qu'un avatar moderne, euro-américain, d'une civilisation euro-méditerranéenne plus ancienne, qui s'est construite avec les apports que l'on a évoqués⁹ complétés par ceux de la

³ Paris, 1999.

⁴ Un tel débat n'aurait pas sa place dans l'*Atlas*, mais il est évident que les positions de S. Huntington ne font pas l'unanimité des commentateurs politiques («La thèse du *Clash of Civilizations* est considérée soit comme le nouveau paradigme des relations internationales, soit comme une absurdité»), *Atlas...*, page 179 ; il est évident que la présente étude ne place pas l'analyse politique au nombre de ses thèmes d'intérêt principaux, qui sont évidemment de nature philologique et culturelle.

⁵ *Atlas...*, page 179.

⁶ *Atlas...*, pages 179 à 181.

⁷ Sur ces ensembles et leurs contenus, on pourra se reporter à J.-P. Levet, *Philosophia to Tetsugaku*, I, *Meiji Gakuin Ronsô*, 504, 25, 1992, pages 1 à 25, et *Philosophia to Tetsugaku*, II, *Meiji Gakuin Ronsô*, 521, 26, 1993, pages 1 à 24.

⁸ *Évangile* selon saint Matthieu, 28, 19 ; *Évangile* selon saint Marc, 16, 15.

⁹ Comme le remarque judicieusement S. Huntington, «la civilisation musulmane a aussi une dette vis-à-vis de la civilisation antique, mais pas au même degré» (*Huntington* 2000, page 89) ; en revanche l'héritage qualifié d'«orthodoxe» (*ibidem*) de la Russie est, dans ses fondements, le même que celui des autres pays d'Europe ; la distinction établie par S. Huntington pourrait laisser supposer qu'il confond «occidental», «chrétien» et «américain», ce qui serait évidemment absurde et politiquement ainsi que philosophiquement extrêmement dangereux et dommageable.

tradition biblique et patristique, dans laquelle elle a puisé une certaine forme de vocation universelle.

Pour affirmer son existence, sous l'influence de facteurs multiples que l'on n'analysera pas ici, mais qu'il serait intéressant d'examiner, la culture euro-américaine n'a pas cessé de s'éloigner de ses fondements euro-méditerranéens. Ce faisant, elle s'est radicalement différenciée des autres civilisations du monde, de celles de l'Orient et de celles qui sont de tradition orale. En effet, elle s'est dépouillée de ce que les autres ont su conserver, à savoir une forme propre de sagesse. Il est assez facile et très difficile à la fois de définir la notion de sagesse. Sans vouloir construire de longs développements, on pourra dire qu'il y a sagesse lorsqu'une recherche conjointe du vrai, du beau et du bien conduit l'homme à la paix de l'esprit et au bonheur dans le respect absolu d'autrui.

Ainsi, si le monde doit connaître un affrontement entre des cultures qui sont encore des sagesse et une culture qui a renoncé délibérément, dans ce qu'elle a pris à tort pour un processus de laïcisation de ses valeurs, à sa sagesse propre, il y aura inévitablement un *clash*, suivi soit d'un repli sur elles-mêmes des sagesse, soit d'un alignement de ces dernières sur le système de la culture dite occidentale, et cela dans la perspective d'une mondialisation favorisant l'uniformisation.

J. Guellec¹⁰ estime que notre temps est propice à la réalisation d'une grande ambition, dont la nature «pourrait être de construire une géocivilisation qui s'appuie sur la vie des grandes civilisations de la planète». Si les choses se passent de la manière que l'on vient de décrire, ce beau projet ne se réalisera pas, l'édifice culturel éventuellement construit ayant pour socle unique non pas les grandes civilisations, mais l'une d'entre elles, prise de surcroît sous une forme affaiblie, affadie, dénaturée. Ainsi le siècle nouveau n'apportera pas à l'humanité ce que les techniques de communication et la globalisation de la vie auraient pu lui permettre de créer autour de l'idée d'une complémentarité de toutes les sagesse de la planète, suffisamment puissante pour exorciser les démons de la division et de l'incompréhension ainsi que leur cortège de malheurs et de manifestations d'ignorance.

Notre époque, comme le note J. Guellec¹¹, est bien celle d'un choix crucial: «Si le XIXème siècle a été dominé par les nations, le XXème par les idéologies, il est simpliste de concevoir un XXIème siècle dominé par les civilisations. Cependant la donne mondiale est révolutionnaire». C'est parce que rien d'irréversible n'a encore été accompli que tout est encore possible. S. Huntington¹² estime qu'une action politique peut encore éviter des catastrophes: «nous éviterons une guerre généralisée entre civilisations si, dans le monde entier, les chefs politiques admettent que la politique globale est devenue multicivilisationnelle et coopèrent à préserver cet état de fait». Encore faudrait-il, pour que se réalise un tel programme,

¹⁰ *Atlas...*, page 179.

¹¹ *Atlas...*, page 184.

¹² Huntington (2000), page 18.

que les dirigeants trouvent dans la culture des diverses populations un terrain favorable à la conception et à la conduite d'une telle politique.

Cela existe-t-il? Que pourrait-on faire pour que cela se manifeste? Qui pourrait agir en ce sens?

Pour tenter de répondre à de telles questions, examinons quelques données de fait.

L'expérience de l'histoire, quand on prend en compte les entités les plus vastes, comme les civilisations, nous apprend que «les distinctions majeures entre les peuples ne sont pas idéologiques, politiques ou économiques», mais que fondamentalement «elles sont culturelles»¹³. Or une civilisation est une «culture au sens large»¹⁴, une «entité culturelle»¹⁵, capable de respecter les autres uniquement si elle demeure fidèle à ses principes fondateurs, dont l'ensemble constitue une sagesse. Il est donc impossible d'imaginer que, sous les effets de la multiplication des échanges culturels, une civilisation puisse contribuer à la création d'une civilisation mondiale, sans renoncer à sa propre sagesse, apparemment irréductible à celles des autres. Elle doit, conjointement avec les autres, la dépasser, dans un processus non pas de syncrétisme, mais de reconnaissance de la véritable complémentarité que l'on a évoquée. L'évolution des conditions de vie peut tout favoriser, sauf cela, comme le remarque judicieusement S. Huntington: «les interactions accrues entre sociétés modernes n'engendrent pas une culture commune, mais elles facilitent le transfert de techniques, d'inventions et de pratiques entre sociétés à une vitesse et à un degré qui étaient impossible dans le monde traditionnel»¹⁶. Loin donc de contribuer à la constitution d'une véritable civilisation mondiale, alors même pourtant qu'il donne un élan d'ouverture universel, le progrès des techniques engendre des risques de conflits graves: «dans le monde entier, on se différencie de plus en plus désormais en termes culturels. Cela implique que les conflits entre groupes culturels sont de plus en plus importants»¹⁷.

A quelles conditions les périls peuvent-ils être conjurés? Il faudrait que les grandes civilisations demeurent ce qu'elles sont fondamentalement, c'est-à-dire qu'elles reconnaissent pleinement les principes de sagesse sur lesquels elles sont fondées, si c'est nécessaire, comme c'est le cas dans le monde de tradition euro-méditerranéenne, qu'elles se redécouvrent elles-mêmes, et qu'elles apprennent à se connaître mutuellement et à se reconnaître les unes les autres comme complémentaires. Pour finir, il conviendrait que tout cela soit enseigné aux jeunes générations au cours de leur formation scolaire.

Mais qui sera le maître en de telles matières, si ce n'est le philologue

¹³ Huntington (2000), page 21.

¹⁴ Huntington (2000), page 45.

¹⁵ Huntington (2000), page 44.

¹⁶ Huntington (2000), page 88.

¹⁷ Huntington (2000), page 183.

spécialisé dans l'étude des langues anciennes, des langues de civilisation, par lesquelles sont véhiculés les éléments du patrimoine de sagesse de toute l'humanité?

L'humaniste du XXI^{ème} siècle ne doit plus se limiter à un domaine culturel restreint. S'il veut être fidèle à sa mission, il lui appartient d'ouvrir son champ de travail aux dimensions du monde entier. Sa tâche, en Orient comme en Occident, est lourde, mais elle est différente ici de ce qu'elle est là.

En Orient, en effet, si l'on en croit S. Huntington¹⁸, se produit une renaissance des cultures héritées du passé, ce qui entraîne une tentative de rejet de ce qui vient de l'Occident et conduit à une fragmentation de la pensée humaniste: «cette renaissance se manifeste dans l'accent mis sur l'identité culturelle propre à chacun des pays d'Asie et sur les points communs des cultures asiatiques qui les distinguent de la culture occidentale». Devant un tel état de fait, un effort de compréhension de la nécessité d'une ouverture sur le monde dans son ensemble est indispensable, car il conditionne toute possibilité d'une reconnaissance de complémentarité des différentes voies de la civilisation.

Pour le susciter et l'encourager, l'Occident n'est pas en position favorable. L'image qu'il donne de lui-même est celle «d'une civilisation en déclin»¹⁹. Cet affaiblissement est multiforme, comme le constate fort bien S. Huntington : «le déclin moral, le déclin culturel...constituent, pour l'Occident, des problèmes beaucoup plus lourds de sens que les questions économiques et démographiques»²⁰. A la perte du sens de ce qui constituait sa sagesse, l'Occident ajoute les conséquences de l'emprise dominante de l'économie sur ce qui constitue l'état actuel de sa civilisation : «le fait que les Occidentaux identifient leur culture à des liquides de vaisselle, des pantalons décolorés et des aliments trop riches, voilà qui est révélateur de ce qu'est l'Occident»²¹. Bien que des événements politiques survenus au cours des quinze dernières années aient aboli une partie des barrières que l'histoire du XX^{ème} siècle avait artificiellement érigées entre les deux moitiés de l'Europe, ces dernières n'ont pas encore renoué tous les liens, d'ailleurs distendus depuis un millénaire, de civilisation qui les unissent très profondément, même si des aléas divers en ont caché la nature exacte, que S. Huntington²², avec sa sensibilité américaine, ne semble pas avoir bien comprise, lorsqu'il évoque «l'héritage classique, qui est cependant passé en Russie par Byzance et a donc été très différent de celui qui est venu en Occident par Rome», et qu'il exclut la Grèce «de la civilisation occidentale», tout en reconnaissant qu'elle en est une «des sources importantes»²³.

¹⁸ Huntington (2000), page 147.

¹⁹ Huntington (2000), page 108.

²⁰ Huntington (2000), page 457.

²¹ Huntington (2000), pages 72 et 73.

²² Huntington (2000), page 200.

²³ Huntington (2000), page 236.

En fait donc, l'humaniste occidental est conduit à se préoccuper prioritairement de rappeler ce qu'est la véritable civilisation euro-méditerranéenne. Pour cela, il lui appartient de se livrer à un travail de démythification—l'assimilation de la civilisation euro-méditerranéenne à une civilisation dite occidentale est un leurre, générateur d'illusion et de déclin — et de reconstruction, en montrant l'unité de l'apport de la Grèce (qui contient en lui-même une partie de celui du Proche-Orient) et de Rome. En la reconstruisant, il fera apparaître, nous le verrons, ce qui fut la véritable sagesse de l'Occident. Après quoi seulement, il sera en mesure de faire comprendre la nécessaire complémentarité des sagesse du monde.

Cette découverte s'imposera d'elle-même et pour ainsi dire naturellement, lorsque les problèmes qui lui sont liés auront été posés convenablement, c'est-à-dire en termes non pas de géocultures, mais de géosophies et donc, dans une certaine mesure, de civilisation de l'humanité, car «l'idée de civilisation au singulier réapparaît quand on prétend que le monde constitue une seule et même civilisation universelle»²⁴. Celle-ci, lorsqu'elle est bien comprise, est entrevue à travers la pluralité des sagesse, qui, contribuant à sa formation, représentent ce qu'il y a de plus élevé dans l'identité culturelle de l'humanité entière, puisque «une civilisation est aussi le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle dont les humains ont besoin pour se distinguer des autres espèces»²⁵.

Tout ce qui peut être construit dans cette direction idéale ne peut l'être que par les actions culturelles des humanistes. Rien, en effet, n'est à attendre dans ce domaine du progrès des communications, comme S. Huntington²⁶ l'a bien compris: «mais rien ne prouve que l'émergence de communications globales étendues produise bel et bien une convergence significative des attitudes et des croyances». Aucune aide n'est également à attendre des échanges commerciaux planétaires, puisque «l'échec du commerce et des communications pour produire paix et sentiment commun est cohérent avec ce que montrent les sciences sociales»²⁷.

Bien pis, ces auxiliaires possibles, mais dont l'inefficacité est avérée, sont de nature non seulement à retarder, mais encore à rendre impossible la construction géosophique projetée : «dans un monde de plus en plus globalisé — caractérisé par un haut degré d'interdépendance notamment civilisationnelle et sociétale, et par la conscience accrue de ce phénomène—, la conscience de soi civilisationnelle, sociétale et éthique se trouve accrue»²⁸.

Le progrès technique, d'autre part, permet à chacun d'accéder à une masse inouïe de connaissances, mais il ne fournit pas les outils grâce auxquels on peut démêler le vrai du faux, la science de l'opinion, l'important de ce qui est accessoire, la communication de l'information, le certain de l'incertain, bref, non seulement il

²⁴ Huntington (2000), page 44.

²⁵ Huntington (2000), page 47.

²⁶ Huntington (2000), page 73.

²⁷ Huntington (2000), page 86.

²⁸ Huntington (2000), page 87.

n'apprend pas à penser, mais il génère une pernicieuse tentation de paresse intellectuelle. Est-il vraiment utile de réfléchir, quand on a, disponibles chez soi, toutes les connaissances possibles? Il y a un indéniable danger pour l'esprit dans l'illusion de l'abondance des données disponibles et de la facilité qu'il y a à les manipuler, même si l'on n'en possède pas une réelle maîtrise. Plus que jamais donc les conditions d'apprentissage des connaissances supposent la nécessité d'une formation de l'intelligence et d'une éducation à la sagesse.

Cette dernière est d'autant plus nécessaire que les artifices modernes de la communication constamment présents dans la vie de tous détruisent volontairement les limites qui séparent le vrai du faux. Un discours performant est convaincant. Il importe peu qu'il soit véridique. Ce qui compte c'est qu'il fasse triompher ce qui n'est qu'une opinion intéressée.

La situation que l'on vient de dénoncer n'est propre ni à l'Occident, ni à l'Orient, elle est universelle et elle reflète le sens d'une évolution inéluctable. Ce sera cela la mondialisation de ce que l'on continuera, même lorsque le mot aura perdu tout ce qu'il y a de noble dans son sens, à appeler la culture, si aucune réaction forte ne se produit.

Plus que jamais, par conséquent, le monde a besoin d'une formation humaniste, empruntée aux sources des sagesse héritées du passé.

Mais que faut-il donc y puiser?

Un premier élément de réponse réside dans l'enseignement des textes anciens, dans lesquels sont exposées les sagesse, qu'ils soient écrits en sanskrit, en chinois, en japonais, en hébreu, en latin, en grec, ou dans toute autre langue classique. Il y a là un enseignement de philologie.

C'est aussi à une autre forme de la même discipline que l'on demandera un important complément. Les œuvres écrites qui sont parvenues jusqu'à nous ne sont, au regard de toute l'histoire de l'humanité, guère anciennes, et elles ne correspondent qu'à une partie des civilisations. Existe-t-il une autre mémoire de l'humanité, plus ancienne encore que les traditions orales qui ne sont sans doute pas plus vieilles que les textes qui nous ont été légués ?

La réponse est à chercher dans la comparaison des mots constituant les différentes langues de la planète, qu'elles soient ou non apparentées entre elles. Leurs évolutions et surtout la comparaison des images qui représentent les concepts abstraits dont ils sont le signe linguistique sont porteuses de ce qu'a été toute l'expérience humaine devant les réalités de la nature et de la vie, de ce que j'ai appelé la protosophie²⁹. Voilà donc une discipline nouvelle à insérer, à côté des philologies classiques, dans les recherches d'un humanisme élargi aux dimensions du monde.

Mais nos réflexions nous ont conduit bien loin de la sagesse de l'Occident et du personnage homérique de Nestor, auquel il avait été annoncé que l'on se

²⁹ Voir «La Protosophie», Tôzai, 2, 1998, pages 109 à 119.

référait. Revenons donc à ces deux thèmes.

Il peut paraître étrange d'entendre évoquer une sagesse de l'Occident, puisque, dans la tradition ancienne de ce dernier, de nombreuses sagesse se sont manifestées, par exemple, celle de Socrate ou celle des Stoïciens. Cependant, à la confluence de l'héritage païen et de l'enseignement chrétien est apparue une définition de la sagesse, appelée *sophia* ou *philosophia*, que l'on retrouve chez les auteurs du Moyen Âge, sous la forme d'une *omnium rerum comprehensio veritatis*, *omnium* représentant à la fois *humanarum* et *divinarum*, c'est-à-dire tout le champ du savoir, composé des différentes sciences, dont l'éthique, de ce que nous appelons la philosophie et des disciplines relevant de la spiritualité, de la théologie. Là réside vraiment la conception de la sagesse élaborée par l'ensemble de la tradition euro-méditerranéenne³⁰. C'est le développement des sciences, puis la séparation de la science et de la philosophie et enfin la volonté de mettre le spirituel à l'écart du reste de la connaissance, dans un processus de laïcisation, qui ont entraîné l'oubli progressif de cette sagesse, contre laquelle jouent toutes les évolutions actuelles, puisque les sciences ne cessent de se diversifier et que s'amplifient les deux autres mouvements décrits comme des facteurs de sa désagrégation.

Le malheur de la pensée occidentale est de n'avoir pu substituer à cette sagesse que des fausses sagesse, des idéologies plus ou moins funestes, dont la ruine actuelle laisse le champ libre à des forces qui relèvent de la seule puissance économique, sur laquelle le pouvoir politique n'a plus prise ou renonce à avoir prise. C'est comme cela que l'on est passé d'une civilisation euro-méditerranéenne à ce que S. Huntington appelle la civilisation occidentale actuelle.

Le mouvement est-il irréversible? Si tel était le cas, cela équivaldrait, en Occident, à la ruine de l'humanisme (et ce n'est pas sans raison que les détenteurs du pouvoir en Europe ne cessent de réduire la part de l'enseignement des langues anciennes, seul vestige de la vieille tradition). Pour difficile qu'elle soit, la situation de cette sagesse n'est pas désespérée. Nous sommes, en effet, à l'aube d'une période nouvelle de l'histoire de l'humanité, celle de la globalisation ou mondialisation. Or, au XIII^e siècle, le philosophe Roger Bacon a montré dans son *Opus Majus*, que cette sagesse était toujours celle qui présidait à l'avènement des nouvelles ères de la vie des hommes³¹. Mais le XIII^e siècle n'en était pas une. Pourtant cette façon de voir se révèle prophétique pour notre temps : s'il doit y avoir une véritable mondialisation de la culture, construite autour des géosophies, alors c'est bien cette sagesse qui constituera la contribution de l'Occident. Derrière toutes les choses divines et humaines apparaîtront alors, à côté de la vision du réel imposée par les sciences, toutes les sagesse philosophiques et religieuses, et

³⁰ Sur cette sagesse telle que la présente notamment Gerbert d'Aurillac, le Pape de l'an 1000, voir J.-P. Levet, *La Vérité de Gerbert et de sa Sagesse et l'Humanisme des Quatre Voies*, Tôzai, 2, 1998, pages 19 à 46.

³¹ Voir E. Gilson, *La Philosophie au Moyen Âge*, Paris, 1962, pages 476 à 482.

l'humanisme qui en résultera ne sera guère éloigné de celui que j'ai naguère évoqué en parlant des quatre voies³².

N'y a-t-il là, au regard des réalités actuelles qu'une utopie? Peut-être. mais il appartenait à un humaniste, auquel un *clash* des civilisations ne peut inspirer qu'une forme d'horreur de faire une suggestion forte pour éviter qu'il se produise. S'il devait advenir pour le malheur des hommes, il irait de pair, comme on l'a vu, sous la poussée des sophistiques modernes de la communication, avec une perte de l'aspiration à la liberté authentique, dont nul ne pourra nier qu'elle est l'inséparable compagne de l'amour de la vérité. De ce point de vue, le destin de chacun est lié à celui de l'ensemble des hommes.

C'est par Nestor que l'on va conclure, en faisant un clin d'œil malicieux aux exemplaires humanistes japonais³³ qui travaillent actuellement à la traduction des premiers chants de l'Odyssée. Nestor est peut-être³⁴, dans la tradition littéraire de l'Occident, le personnage qui permet de comprendre comment et de savoir à peu près quand la pensée de l'Occident s'est éloignée de celle de l'Orient et de leurs communes origines. Il se situe à la fin d'une tradition et à l'orée d'une autre. Il pourrait être, jouons un peu avec les mots³⁵ et surtout avec les contextes, le maître d'un humanisme des géosophies, capable de répéter les propos qu'il adresse à Télémaque au vers 254 du chant III de l'Odyssée à chaque jeune du monde entier : «Oui, en réalité, moi, je te raconterai toutes choses qui illumineront ton esprit, elles seront porteuses d'une information véridique».

Tout concourt à indiquer que le développement de l'étude des langues anciennes et des géosophies est vraiment un enjeu mondial majeur de civilisation pour le siècle qui vient.

³² Voir *supra*, note 7.

³³ Ceux qui travaillent dans le séminaire homérique de l'Université Meiji Gakuin de Tokyo.

³⁴ Voir *supra*, note 2.

³⁵ Plus particulièrement sur le sens de l'adjectif *aléthès*, voir J.-P. Levet, *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque*, I, Paris, 1976.

Reflexions complementaires : **Un autre enjeu capital pour la civilisation euro-mediterraneenne.**

On aura peut-être trouvé surprenant de constater que la civilisation musulmane, à laquelle S. Huntington¹ consacre de nombreux développements, ne se trouve évoquée que brièvement² dans l'article que l'on vient de lire.

A cela, il y a une raison majeure, qui a été trop succinctement énoncée, à savoir l'appartenance bien réelle des fondements de l'Islam à la sphère euro-méditerranéenne.

C'est, en effet, avec juste raison qu'E. Gilson³ montre que l'héritage grec a occupé une place primordiale dans la culture philosophique de la première phase, arabo-persane, de la tradition musulmane: «...il est inexact de soutenir que la philosophie arabe n'ait fait que prolonger celle d'Aristote. Tout au contraire, convaincus que la pensée d'Aristote était au fond d'accord avec celle de Platon, les Arabes ont fait de grands efforts pour les concilier. N'oublions d'ailleurs pas que, comme les Occidentaux, les Arabes avaient en outre une religion, dont il leur fallait tenir compte, et qui n'a pas été sans influencer leurs doctrines. Comme celui de l'Ancien Testament, le Dieu du Coran est un, éternel, tout-puissant et créateur de toutes choses; les philosophes arabes se sont donc heurtés, avant les Chrétiens, au problème de concilier une conception grecque de l'être et du monde avec la notion biblique de création».

Certes, les réalités historiques que l'on vient d'évoquer n'excluent pas véritablement la possibilité, dans le monde contemporain, de ce que S. Huntington appelle «un choc des religions»⁴, mais leur rappel et surtout, si elle se développait, si possible à l'écart de considérations d'ordre théologique, leur réception par tous les intéressés dans la claire et commune conscience d'une appartenance à une vaste tradition euro-méditerranéenne devrait éviter un heurt violent des cultures.

Pour en prévenir les manifestations, dont les prodromes sont malheureusement perceptibles et parfois suivis de conséquences dramatiques, il faudrait que l'Occident, pour se défaire de son image de «civilisation en déclin»⁵, sache redécouvrir avec vigueur les bases grecques et proches-orientales de sa culture civilisationnelle. Il conviendrait également que la discipline ayant pour raison d'être de transmettre la connaissance de cet héritage à tous, et non pas seulement aux érudits, fasse une place importante, de manière d'ailleurs parfaitement

¹ Voir notamment *Huntington* (2000), page 52, où il est question d'une civilisation musulmane bien distincte, avec plusieurs cultures différentes, l'arabe, la turque, la persane, la malaisienne

² On se reportera à la note 9.

³ *La Philosophie au Moyen Âge*, Paris, 1962, *op. cit.*, page 347.

⁴ *Huntington* (2000), page 65.

⁵ *Huntington* (2000), page 108.

naturelle, au patrimoine qu'ont en commun l'Europe latine et les pays musulmans du bloc arabo-persan ancien. Nul ne devrait, en effet, ignorer que les grands textes grecs classiques parvenus jusqu'à nous ont bénéficié d'une double tradition, directe et indirecte, au cours de laquelle sont intervenus des savants parlant des langues sémitiques comme le syriaque et l'arabe.

Conçue dans une extension la plus large possible, une véritable philologie euro-méditerranéenne a pour vocation d'accueillir la présentation de cette sagesse pourvue d'une base commune, qui s'est développée conjointement dans les pays chrétiens et dans le monde musulman, il y a plus d'une dizaine de siècles, et qui a fait que de grands penseurs, comme Al-Kindi, Al-Biruni, Al-Farabi ou encore Avicenne ont vu en Aristote le maître qu'ils appelaient le philosophe par excellence.

C'est donc autour d'une sagesse authentique, pour partie indépendante des religions, que le monde euro-méditerranéen dans son ensemble, s'il avait la volonté de le faire, aurait les moyens d'affirmer une certaine forme d'unité culturelle.

Ce constat n'exclut évidemment pas la reconnaissance de différences très importantes et bien réelles (mais de telles différences existent aussi entre les sagesse de l'Orient), qu'il serait absurde, stérile, dangereux et intellectuellement malhonnête de minimiser, de nier ou même simplement d'occulter.

Il constitue un rappel de l'urgence qu'il y a, pour l'Occident, à promouvoir la connaissance de la place qu'occupe la Grèce dans l'apparition de sa civilisation, et à se reconnaître comme fondamentalement euro-méditerranéen.

De cette nécessité ses humanistes classiques sont bien conscients. Mais le monde d'aujourd'hui est-il bien décidé à les écouter lorsqu'ils se proclament défenseurs d'une culture dont le socle complexe a la forme d'une sagesse héritée de l'Antiquité?

A l'enjeu mondial de l'étude des langues classiques, tel qu'on l'a précédemment analysé, sur toute l'étendue d'une planète globalisée, s'associe donc, et d'une manière pour ainsi dire antérieure, en Occident même, un multiforme et complexe enjeu euro-méditerranéen.

C'est bien évidemment cet aspect des choses que l'on avait trop rapidement et trop partiellement évoqué.

Contrairement donc à ce que beaucoup de gens, par ignorance ou sous l'effet d'un attachement à de fausses valeurs à la mode d'aujourd'hui, refusent de comprendre et d'admettre, les humanistes classiques ont vraiment beaucoup à apporter au monde du XXIème siècle, qui est en train de se construire très vite.

Si, par malheur, on ne parvenait pas à en prendre conscience dans l'urgence, ou, pis encore, si l'on repoussait, avec dédain ou par passion, aveuglement, arrogance et obscurantisme modernistes, manque d'information véridique, faux calculs ou sottise, les leçons proposées, qui sont celles de la raison, alors il est à craindre que l'on connaîtrait partout, et pour le malheur de tous, non pas un, mais des chocs de civilisations et des heurts intra- et inter-civilisationnels, faute d'avoir prêté attention à ceux qui peuvent encore faire entendre le message culturel et

plurimillénaire des géosophies, patrimoine commun à tous et qualifiable de radicalement philanthropique.